



RÉMY ROCHAT

BOIS, LACS
ET CAMPAGNES

TOME II

ÉDITIONS LE PÈLERIN

COLLECTION "PAYSAGES"

NO 12

REMY ROCHAT

BOIS, LACS ET CAMPAGNES

1988

EDITIONS LE PELERIN

1988

DANS LA MEME COLLECTION

1. Jean-Paul Guignard *Derrière le Risoud, 1978*
2. Jean-Paul Guignard *Voyage au bout du temps, 1981*
3. Rémy Rochat *Les saisons de mon village, 1981*
4. Samuel Aubert *Une vieille maison, 1982*
5. Samuel Aubert *Villages et hameaux, tome I, 198*
6. Samuel Aubert *Villages et hameaux, tome II, 1'*

Tous ces ouvrages sont épuisés.

Disponibles en 1988

7. Samuel Aubert *Villages et hameaux, tome III, 1985 (commune du Chenit, première partie).*
8. Samuel Aubert *Villages et hameaux, tome IV, 1987 (commune du Chenit, seconde partie).*
9. Samuel Aubert *Le chemin de la montagne, 1984.*
10. Jean-Paul Guignard *La Roche du solitaire, 1985.*
11. Rémy Rochat *Bois, lacs et campagnes, 1985, tome premier.*
12. Rémy Rochat *Bois, lacs et campagnes, 1988, tome second.*

Cette brochure a été tirée à 200 exemplaires.

INTRODUCTION AUX CHAPITRES D'AUTOMNE DE BOIS, LACS
ET CAMPAGNES

Notre univers, outre la maison, l'école et le village, consistait aussi en ces champs que nous arpentions en toutes occasions. Au printemps, pour aller cueillir des primevères le long des talus, plus tard des narcisses au Crêt du Puits, ou pour aller chercher les gros escargots blancs qui se sortaient des murs. En été pour les foin, longue période qui durait parfois les six semaines de nos vacances. Et à l'automne pour aller tendre nos trappes ou poser notre gamelle sur notre foyer, ou encore pour rapporter des noisettes de la lisière des forêts. Mille choses nous emmenaient dans les champs et les bois d'où partout néanmoins le plus souvent nous pouvions encore voir le village. Car notre rayon, s'il s'étendait parfois au-delà, dans les pâturages et bois plus lointains, en général s'arrêtait à cette limite. C'est pourquoi, réimaginant ces hauts, je désigne obsessionnellement ce village, surtout si celui m'apparaît en souvenir au travers des arbres qui ont alors cette richesse de couleurs sans comparaison, dans cette luminosité particulière de l'air, et cette douceur un peu triste et mélancolique du fait qu'elle précède le long hiver.

Et ces champs, nous les avons aimés, même si à l'époque nous ne nous en rendions pas vraiment compte. Et nous les aimons encore aujourd'hui, plus peut-être maintenant que nous savons les multiples gens disparus qui ont oeuvré sur leur terre magnifiée de tant de travaux.

En vérité, en cet autrefois, en ces heures inoubliables de notre enfance, nous avons plus d'attaches avec les vieilles générations que nous ne pouvons en avoir aujourd'hui; alors que nos activités nous portent ailleurs. Et n'est-ce pas pareil pour la majorité des hommes ? Car voici que sont venus les temps de la spécialisation, du progrès, de la fuite en avant qui nous ont coupés de la terre.

La terre... oubliée, méprisée; retournée en tous sens et que je voudrais retrouver. Certes je sais la chose difficile. J'en rêve malgré tout. Et reviendrait ainsi une agriculture où l'on a le temps de voir et de sentir, où tout n'est pas rendement et précipitation. Reviendraient des heures profondément paisibles et heureuses qui se passeraient souvent en contemplation face à la nature. Et d'autres heures où j'épancherais du fumier à la main, en dessus de chez Binoce, où je retournerais du foin sur les côtes du réservoir, et puis où je ferais des chirons entre les deux routes. Comme autrefois. Et il y aurait aussi, en ce bienheureux temps, ma famille telle que je la trouve aujourd'hui, avec ma mère, mon père et mes frères, cette famille telle enfin je voudrais toujours connaître.

Maintenant pénétrez dans mon univers. Vous n'y trouverez pas de grandes aventures. Les découvertes de l'enfance, simplement. Et surtout les paysages. Ils m'ont été si présents, ceux-ci, ils m'ont tant marqué, qu'il me prend de les revoir sans cesse, les même parfois à peu de distance. Avec souvent des actions presque semblables. Comprenez-moi. Car ce livre enfin, pour qui est-il vraiment ? Pour vous, qui ne serez qu'une poignée à me lire ? Pour moi, dont l'enfance a été la vraie richesse de la vie et qui veut fixer pour d'autres jours les souvenirs multiples qu'elle m'a largement dispensés ?

Les Charbonnières, janvier 1988.

Rémy Rochet

LA PECHE MIRACULEUSE

C'est aux Cruilles que je fis un soir la plus étonnante pêche de mon enfance, celle qui, si elle avait eu une conclusion heureuse, aurait égalé en beauté et en émotion un rêve de vacances fait par une nuit d'orage qui vous aurait mijoté dix jours de mauvais temps!

Je le savais défendu, le petit étang aux bords de tourbe, avec son eau noire et profonde, et ses joncs, et ses buissons. Propriété de l'oncle Gut. Mais après le souper, sur le coup de sept heures, qui pouvait encore y être ?

J'y étais donc allé, seul. Et près de la rive, dans cette eau profonde qui ne laisse rien voir de ses entrailles, là où sont les nénuphars, j'avais jeté mon bouchon. Mêmes amorces que partout ailleurs, de ces gros vers de terre que j'avais douloureusement estropiés, les pauvres, sur mon cruel hameçon.

Ce soir-là, Ô merveille, à peine avait-il plongé que ça piquait déjà. Délicieuse impression qui vous transporte et vous fait tout imaginer. Une tanche grosse comme ça, exceptionnelle dans sa robe luisante aux reflets verts et dorés, une plus grosse que la plus grosse que vous n'ayiez jamais pêchée.

Des hirondelles rasaient l'étang, des moucheron volaient au-dessus de l'eau calme qui s'était vue soudain troublée par la lutte de mon poisson pris au piège.

J'avais enroulé le fil, et une tanche dans toute sa plénitude, avec vraiment des couleurs étonnantes, était sortie de l'eau. Large et lourde. Je la ramenai au bord, la pris et lui enlevai l'hameçon qui lui meurtrissait sa bouche ronde. Je la mis aussitôt dans un sac de jute qui trempait au bord de l'étang, entre les roseaux de la rive. Des bulles crevaient à la surface de l'eau noire. Des poules d'eau étaient là-bas, au nord de l'étang, là où il se rétrécit. Les Vyffourches se profilait au couchant, maisons grises haut perchées sur leur colline. Personne dans les champs, ni par les Cruilles, ni ailleurs, aux Grayets ou à la Cabinctte. C'était une belle soirée, tiède, avec des nuages lourds et noirs à l'horizon.

Et j'avais rejeté le bouchon qui miraculeusement repiquait. Même épisode. Celui-ci répété encore six ou sept fois. Toutes tanches en pleine maturité. Poissons que l'on disait peu comestibles ? La belle affaire. Ne m'aurait-il pas suffi de les laisser dégorger assez longtemps dans le bassin de la cave ? Quelle friture ! Je voyais déjà la casserole où elles rissolaient, ces belles tanches. Ma première vraie pêche. J'étais vraiment un pêcheur, ce soir-là ; c'était bien d'ailleurs la première fois de ma vie !

Après de si belles prises, le soir tombant, je pouvais retirer le sac aux merveilles. Il devait être bien lourd. Vous pensez, j'avais compté sept prises.

Hélas, il m'apparaissait bien léger, trop léger. Vite je l'avais sorti sur la rive, subitement inquiet, et je l'avais vidé. Plus une tanche, plus rien. Un trou gros comme le poing perçait à la base le sac de jute noir.

Ô mes tanches, Ô mes belles tanches, si belles dans vos couleurs irisées, quel tour ne m'aviez-vous pas joué ce soir-là. J'en aurais pleuré. Puni de mon léger braconnage ? C'est qu'il est si beau l'étang des Cruilles, les soirs d'été lourds de nuages. Qui alors saurait lui résister ?

Voilà l'épisode. Aujourd'hui ma canne à pêche est au galetas, sous le toit, parmi les poutres et les toiles d'araignées. Elle ne me sert plus depuis belle lurette. Peut-être après tout n'est-il pas donné à chacun de se faire pêcheur ou taupier. Je devais être dans ce cas, ni l'un ni l'autre, ni rien d'approchant. Je pouvais néanmoins m'en consoler. Car n'avais-je pas, moi, en contre-partie, les champs et les bois, et surtout ma maison, cette immense bâtisse, large et profonde, avec mille coins secrets où même seul je ne connaissais pourtant jamais la solitude ?

LES NASSES

Aux Cruilles toujours, dans ce coin d'eau et de tourbe qui nous attirait souvent et où poussent les massettes brunes si ardemment désirées. Dans cette végétation particulière où nous pouvions nous croire sans peine dans des jungles impénétrables. Là où vivent les grenouilles, les foulques, les canards, et où passent, dans un ciel dont la structure détermine les couleurs de l'étang, les corneilles noires qui croassent, se battent et vont dans les champs où les paysans hier encore rentraient leurs foins. Un joli coin, près du village, un peu en retrait pourtant, comme oublié d'une population dont les activités la porte ailleurs. L'idéal pour les chercheurs d'aventures tels que nous nous croyions.

Celle-ci avait commencé au Creux Martinet, dans le fond où un pêcheur avait fait rouler ses vieilles nasses. Nous en avions remonté une, la moins écrasée, et nous lui avons prestement redonné sa belle forme primitive. Mais halte-là, il ne s'agissait pas de passer le village de jour avec un tel engin. Là où la moitié des gens sont pêcheurs, il vous faut un brin de discrétion, tout de même! Aussi étions-nous revenus de nuit, avec le petit char du grand-père, celui de la laiterie qui avait des roues gommées. Et avions-nous discrètement transporté notre nasse aux lieux de nos

futurs exploits.

La nuit le marécage vit plus intensément. Les grenouilles qui coassent en chœur dans les roseaux vous font des ploufs retentissants quand vous passez sur les bords. Il y a d'autres bruits parmi les ombres. Arrivés là-bas, nous avons caché la nasse dans la seconde partie de l'étang, là où l'eau est juste assez profonde pour la recouvrir.

Le lendemain, nous y étions retournés. Le bateau à l'oncle Gut pouvait encore servir en ce temps-là. Il était dans les joncs, à moitié rempli d'eau certes, mais utilisable après un bon écopage. Personne en vue, pas de taupier, ni même de paysan. Une belle campagne toute nue. Il faut dire que c'était un jour de bargagne. Autrement n'aurais-je pas été dans ces mêmes champs, ou un peu plus loin, à tirer le gros râteau derrière le char ?

La nasse fut donc dégagée, amenée au bateau que nous venions d'écopper et placée à l'arrière de celui-ci. Vogue la galère. Voilà l'endroit, près des nénuphars, dans le coin ouest. Un grand plouf. La nasse s'enfonce aussitôt dans l'eau noire. Ne reste qu'un innocent bout de bois à la surface qui la retient entre deux eaux.

Retour au bord, puis, au travers des prairies maigres des Cruilles, en route pour chez la grand-mère où nous irions jouer au jeu des échelles, avec des tanches vertes, grasses et luisantes plein les yeux, mes amis !

Car notre nasse, à n'en pas douter, allait faire du bon boulot et nous en prendre plein son treillis.

Qui aurait attendu longtemps avant d'aller la relever, une si belle nasse ? Le lendemain matin donc, hardi petit, nous voilà de nouveau à l'étang, à tirer sur le fil de fer et à remonter l'engin qui dégouline dans le bateau. Pas encore le miracle, mais une très belle espérance. Cinq, six tanches étaient-là, prises au piège. Lumineuses dans leurs couleurs arc-en-ciel. Ce n'était pourtant pas assez. Il fallait doubler la mise en attendant encore. Et c'est ce que nous avons fait.

Mais un gamin du village rôdait là-bas, sur les Grayets, que nous n'avions pas remarqué. Celui-là même qu'il n'aurait pas fallu. Taupier, leveur de trappes à l'occasion et pêcheur de surcroît. Aussi le jour d'après, à l'heure tant attendue de ce qui aurait du être une autre pêche miraculeuse, plus trace de notre engin. Ni dans l'eau, dans un autre coin de l'étang, ni dans les roseaux des rives, ni où que ce soit. On nous avait donc vendu !

Mais nom de sort, allait-on nous laisser une fois au moins en notre vie d'enfant faire d'un rêve une réalité ? N'y aurait-il donc jamais place, entre toutes ces journées vécues près des lacs, pour une pêche, une vraie pêche qui vous en remplirait des bidons,

des sacs . ou n'importe quoi d'autre ? Et qui surtout me permettrait à moi d'en placer une bonne dizaine au moins, de ces beaux poissons, tous plus beaux les uns que les autres, dodus à souhait, lumineux, dans le bassin de ciment de notre cave qui n'en vit jamais ? Etait-ce trop demander que de faire une fois au moins une vraie friture ?

Quoiqu'il en soit celle-ci n'allait pas être encore pour cet été-là. Ni même pour le suivant. Car .

par ces aventures, sans doute banales et qui furent d'ailleurs le lot de toutes les enfances du monde, notre temps fuyait. Vacances après vacances, année après année. Nous allions ainsi très vite vers le seuil de la grande adolescence qui nous porterait en d'autres lieux, et qui ne vous verrait plus guère sur ces rives qui nous avaient pourtant si souvent accueillis.

LES PATURES EN COMMUN

A l'automne, à la fin du mois de septembre, les vaches redescendaient des chalets et des pâturages. Alors, dès ce moment-là, le matin, sitôt la traite terminée, on les envoyait dans les champs. Car c'était encore, en ce temps dont je parle, l'époque des pâtures en commun. Aussi nulle barrière pour enclore les propriétés. Une seule entre les villages, tirée d'une droite ligne de la voie ferrée aux forêts des Grands Billards, là-bas à la Petite Grand-Côte. Mais à l'intérieur des territoires, pas un fil. Libre pâture, et cela de tradition immémoriale.

La commission de la société des regains avait taxé cette dernière herbe. On avait vu trois ou quatre paysans arpenter les champs du village. Les Grayets, les Combes Rondes, les Plats du Séchey; la Sagne, les Landes, les Plats de l'Épine ou de la Cornaz, ils étaient allés partout. Il y avait parmi eux mon oncle Jean, qui lui, connaissait le territoire mieux que personne, et tous les noms de ces parcelles, si vieilles que soient leurs appellations.

La valeur de cette dernière herbe, selon sa grandeur et sa qualité, était portée dans un long carnet à la couverture sombre patinée par les multiples usages et aux pages noircies par ces gros doigts de paysan. Et de cette taxation, et des surfaces, intervenait

finallement une juste répartition pour les propriétaires.

Donc le matin, après la traite, on envoyait les bêtes aux champs, veaux y compris. Il suffisait de les détacher et de les faire sortir dans le brouillard qu'il y avait presque toujours au matin. Après avoir traversé la route, elles allaient d'elles-mêmes là où l'herbe est la plus tendre et la meilleure. Allez, on ne trompe pas un troupeau, et les Cruilles, dont l'herbe est maigre et dure, n'étaient broûtées qu'en tout dernier lieu, bien après que les arbres qui avaient jaunis se soient dépouillés et que les champs un peu partout ait changé de couleur, passant du vert foncé au brun-jaune presque gris.

Ainsi les vaches allaient partout, même quelques-unes qui parfois revenaient errer dans les rues du village. Les veaux, eux, de préférence partaient pour les hauteurs, assez loin. Et ils n'étaient jamais prêts à redescendre quand venait le soir. On aurait dit qu'ils voulaient nous faire enrager à rester là-haut, à peine visibles sur les Plats de l'Epine où finalement il fallait toujours aller les rapercher.

Les vaches quant à elles rentraient seules au village quand venait l'heure de la traite, au crépuscule, sur le coup de cinq heures. Instinctivement, ou décidées par des tétines trop pleines. Elles délaissaient pour la nuit les consoeurs connues là-haut au chalet où elles

avaient passé l'été et qu'elles retrouveraient le lendemain, venues du haut du village, celles au grand-père, ou du bas, celles à l'oncle Jean.

Je savais alors les démêler, quand bien même je n'avais que de médiocres talents d'agriculteur. Il y avait l'Alouette, le Canari, et d'autres qui portaient aussi des noms d'oiseau ou de fleur. A force de les côtoyer, j'avais fini par me mettre dans la tête ces détails qui les caractérisent: forme des cornes, des taches, couleur du poil, texture de celui-ci, mais aussi traits de caractère. Et puis encore leurs cloches dans leurs sortes, mais surtout dans leur sonorité. Reconnaître les vaches... En ce domaine je n'aurais jamais pu égaler ce même oncle Jean capable de désigner par leur nom certaines bêtes revues sur des cartes postales du village vieilles de cinquante ans!

Pour être plus encore bon berger, ou pour m'en donner l'illusion, je m'étais tressé une lanière de fouet. Le bois était une grosse branche de noisetier, bien droite, assez courte, taillée à son bout pour recevoir la ficelle. Et je claquais ce fouet dont le fin mouchet du bout s'était vite éfiloché dans l'air limpide de l'automne.

Et puis les vaches ramenées, rentrées dans l'écurie, si elles ne l'avaient fait d'elles-mêmes, il fallait encore les trier afin que chacune regagne sa

crèche. Et les attacher avec ces liens de fer qui heurteraient parfois la nuit le tuyau d'eau ou les abreuvoirs auxquels elles se frottaient. Ah! ce bruit de tuyau d'eau qui résonne dans toute la maison, et cette présence animale, humide et chaude, là-bas dans l'écurie, qui saurait oublier cela quand il l'a vécu au temps de son enfance ? Pour nous l'hiver pouvait venir. Avec notre tèche de foin montée jusqu'aux poutres du solin, nous étions prêts à l'accueillir.

Les vaches attachées... j'avais fini mon travail. Pour le reste, le gouvernage et la traite, ce n'était guère mon affaire. Si peu accompli d'ailleurs en ce dernier domaine, que j'avais des crampes aux doigts à la deuxième vache, et puis surtout je ne faisais pas de mousse. Et un bon trayeur, tout le monde le sait, et ma grand-mère autrefois vous l'aurait confirmé avec force, ça doit faire beaucoup de mousse. Tchii... tchou... tchii... tchou... une belle mousse qui monte tant dans le bidon, épaisse et pourtant légère, qu'elle en finirait par déborder.

Les pâtures en commun. Une tradition heureuse qui durait depuis des siècles en mon village. La route et l'auto l'avaient menacée. La réunion parcellaire de 1960, rassemblant des domaines, faisant de vingt champs trois ou quatre grandes briques, lui avait donné le coup de grâce. Et les vaches et les veaux dès lors, d'une pâture immense, avaient eu à se contenter des seules

parcelles de leur propriétaire que les fils électriques, signe des temps, avaient nouvellement encadrées.

LES NOISETTES

Octobre était aussi le temps des noisettes que nous pouvions cueillir partout à la lisière des bois. Elles étaient fraîches, amères un peu, et leur fruit blanc au goût vraiment sauvage remplissait toute la coquille. Nous les cassions près des vieux chemins, sur les pierres plates d'un sol moussu, avec d'autres pierres. Les grands noisetiers qui mangeaient l'espace des pâturages de leurs branches largement étalées nous avaient offerts généreusement leurs fruits; mais seulement quand c'était ce que l'on appelle une bonne année à noisettes; par deux, trois ou quatre, collés les uns contre par leurs enveloppes ciselées. Goût de cet automne qui nous avait vu pendre nos vieilles gamelles militaires, noircies par les précédents usages, sur nos divers foyers, surtout là-bas, aux Grands Billards, alors que dans les champs, en contre-bas, les bêtes redescendues au village pâturaient.

C'était le temps des noisettes, certes, mais aussi celui des vacances d'automne. Mon cousin François était revenu. Il avait quitté la ville qui m'apparaissait

bien mystérieuse, là-bas, derrière la montagne, pour retrouver notre vallée. Parties heureuses dans ces champs, ces bois ou près du lac. Car l'heure des activités sérieuses, surtout à l'automne, n'était pas encore vraiment venue pour moi. J'avais cette liberté qui m'apparaissait d'autant plus belle que je ne la goûtais pas aux belles heures de l'été. Les foins, toujours ! Oui, libre, pleinement. Et loin de moi la classe d'école, les tableaux noirs, les armoires grises, Pompon ! Ca me revenait par bouffées, mais vite je voulais l'oublier.

Ô charme de cette période lumineuse... Nous sommes-là, près des fayards sur lesquels nous grimpons parfois, le feu pétille. La gamelle est en place, glissée sur sa branche droite, elle-même posée sur deux Y fichés dans le sol à côté des pierres qui délimitent le foyer. Des brindilles et des parcelles de feuilles montes surmontent sur le thé à la belle couleur ambrée et à la surface duquel traînent paresseusement les volutes d'une fumée légère.

Le village n'est pas loin. Les vaches vont d'un coin à l'autre, toujours à la recherche de la meilleure herbe. Certains, ceux qui ont la campagne dans le sang, les reconnaîtraient rien qu'à leurs sonnailles qui savent donner une musique mystérieusement pénétrante et nostalgique. Rien ne nous menace. La journée

est belle dans sa luminosité automnale. Une grande paix est descendue sur le monde. N'est-ce pas là le meilleur de notre vie ?

LES CABANES

Je dois le dire d'emblée, nulle de ces cabanes ne fut jamais achevée. Nous n'en étions qu'à l'âge des essais. Nous surestimions aussi grandement nos talents de constructeurs. Des projets autant que l'on veut, mais de réalisation accomplie, aucune.

La première tentative se situa aux Landes, dans ce bosquet qui prospère au pied d'un décrochement rocheux. Une cabane ne saurait se passer de cave, pensions-nous. Aussi nous voilà creusant l'humus et la rocaille de la forêt. Plusieurs jours de file pour en arriver à un trou de deux mètres sur deux, et de huitante centimètres à un mètre de profondeur. C'était une cave où nous aurions eu accès plus tard par un trapon percé dans le plancher de la seule pièce prévue; et en laquelle nous aurions pu nous réfugier s'il avait pris l'envie à C. de passer par là.

C., un garçon du village voisin, de quelques années notre aîné, et que nous pouvions connaître à l'école les mardis ou vendredis dans ses caractéristiques essentielles, dont aucune nous apparaissait positive.

Le démolisseur universel de toutes les cabanes du monde!
Un personnage cru, à tort ou à raison, d'une noirceur
effroyable. Si nous allions certes aux Cruilles, nous
ne les dépassions jamais. Car au couchant, c'étaient
les Vyffourches, et c'est là qu'ils habitaient, lui et
ses frères, préparant tous les mauvais coups de la créa-
tion. Se rendre là-bas, dans leur fief, outrepasser
les frontières naturelles de notre petit univers,
c'était risquer sa peau, ni plus, ni moins. Ce C.,
c'était un gaillard d'ombres et de ténèbres que je re-
trouvais toujours au carrefour de mes plus mauvais
rêves d'enfant.

Oui, pour se protéger de lui, il fallait une cave
bien profonde. Les matériaux étaient rejetés sur les
bords qui faisaient de gros bourrelets. Je retourne par-
fois là-bas, aux Landes, je me promène dans cette pe-
tite forêt pleine de souvenirs. Si les arbres, les sa-
pins du coeur en particulier, ont certes grandi, si les
feuilles mortes sont tombées plus de trente fois, je la
découvre encore notre cave, vestiges émouvants de nos
activités passées. Mais voilà, ce grand trou, pendant
les quelques journées que nous avons passées à l'ap-
profondir, il nous avait pris toute l'énergie qu'il nous
aurait fallu pour monter une cabane plus simple, et sur-
tout sans cave!

Une deuxième, à cinquante mètres au nord, à peine,
motiva un regain d'énergie. Mais comme il n'y a pas de

cabane sans cave, c'est bien connu, nous voilà de nouveau à terrasser. Hélas, là, le sol était plus dur; trop dur même. Nous étions sur un banc de rocher. Aussi vite les bras nous en tombèrent. Abandon après une seule journée, les pierres extraites du sol juste bonnes quelques années plus tard à cacher les saucissons volés dans le garage de la grand-mère à Binoçe. Avec la complicité du petit-fils, il faut le dire!

Nous ne l'aurions donc jamais, notre cabane ? D'autres, les Fontannaz, en avaient pourtant une si belle, eux, au-dessus des Ecrottaz, sous les sapins, à la lisière de la forêt. Presque une petite maison, avec des fenêtres et une porte, et un toit avec des tôles. Le tout bien solide, fait pour résister cinquante ans. C'était vraiment la plus belle des cabanes, et ceux qui l'avaient construite nous apparaissaient comme des types extraordinaires qu'il fallait imiter. Elle demeura très longtemps, cette cabane-là. Et puis un jour, si belle qu'elle ait été, vinrent les démolisseurs, C. en premier peut-être! Ça commença par des vitres cassées. Puis la porte fut retrouvée un jour grande ouverte avec la serrure arrachée. Vint naturellement le tour de l'intérieur qui fut pillé et dévasté, le fourneau comme le reste, ustensiles ou meubles, prenant le chemin d'une autre cabane. Et ce n'était pas fini. Les tôles du toit furent enlevées à leur tour. Il ne demeura bientôt presque plus rien.

Et le peu qui subsistait, le temps, avec les années qui passaient, avec les pluies et les neiges, se chargea de le faire disparaître. Juste resta-t-il longtemps dans l'arrière de la forêt, sous des feuilles mortes et des branches sèches, des vestiges de tuyaux, l'anse rouillée d'un vieux bidon.

Mais retournons à nos cabanes, là-haut, aux bois tant fréquentés des Landes qui font face à notre maison, et où chaque arbre et chaque pierre nous étaient connus. Une troisième tentative ne fut qu'un entrelac de branches de sapin et de fayard entre trois troncs. Le tout recouvert de feuilles et de mousse. Rien de solide ni de durable. Mais quelle vue nous avions de là sur le village, qui, au-delà de la Sagne, vivait sa vie d'adulte. Crue alors seule vraie, pauvre qui le sait en regard de nos journées d'enfants vécues en pleine liberté.

Dernière tentative de cabane, inachevée encore il est vrai, quoique un tantinet plus élaborée cette fois-ci, sur le territoire de la Cerniaz, tout près de la route de Mouthe, à quelque cent mètres du banc où les dimanches venaient s'asseoir l'oncle Arthur, la tante Charlotte et leur fille Suzanne. Ces beaux dimanches qui avaient la couleur des bleuets.

Le père d'Hector avait monté les planches avec le Blitz bleu, celui du commerce qui sentait les vacherrins même en plein été. Et entre deux arbres nous avions fixé un toit, presque un vrai, qui aurait pu nous

protéger d'une bonne pluie. Vint une paroi à l'arrière pour nous cacher de ceux qui pouvaient passer sur la route de Mouthe. Et d'autres éléments ? Je n'en ai pas le souvenir. Probable que nous en étions restés à ce rudiment de cabane. Et nous voilà assis à l'intérieur. Regard sur le gros bosquet touffu presque impénétrable parsemé de buissons de noisetiers qui nous fait face. Qui aurait su nous découvrir là, en plus derrière des fils barbelés, invisibles et silencieux ?

Des fayards sont à notre droite, sur lesquels, par une disposition harmonieuse des branches, nous pouvons monter sans peine. Certes pas bien haut, cinq à six mètres maximum. Le vertige nous prend vite, nous autres ! Voici vu de notre perchoir le chemin de la Cerniaz, en contre-bas, comme une tranchée dans la roche de ce maigre pâturage. Et là-haut j'inscrivis dans l'écorce mon nom d'indien : Cochise. Un chef, loyal, fidèle à la parole donnée, et que je voulais imiter. La marque est restée des années, jusqu'à devenir illisible, boursoufflée comme une vieille cicatrice mal guérie.

Les cabanes... C'était l'époque d'avant la prim-sup, de nos douze ou treize ans. Le bel âge, mes amis. L'école était somme toute facile en ce temps qui allait être révolu. Car derrière nous déjà arrivaient de nouvelles générations d'enfants qui, ailleurs, plus

huit sur cette même Cerniaz, au-dessus de l'Épine, ou aux Épinettes, du côté de la Tempérance, pour ceux des Crettêts qui étaient un peu comme d'un autre village, s'embarquaient pour de pareilles aventures. Et qui verraient naturellement les mêmes conclusions. Toujours une fin. Rapide de par le feu ou la main humaine, lente de par les pluies et le poids des hivers.

Mais je pense tout à coup à une autre de ces cabanes, celle à Arthur, bien plus loin, sur la Muratte, à la lisière du grand pâturage. Et je la revois avec son toit pentu qui affronte son quarantième hiver. N'a-t-elle pas remplacé, elle que j'ai aidé à survivre, toutes celles de mon enfance qui ne furent jamais achevées ?

ARCS ET FLECHES

Le temps des arcs et des flèches. J'y découvre après coup, par la magie du souvenir, des heures qui furent parmi les plus riches de mon passé d'enfant. Ainsi je me revois devant la maison, muni de l'un de ces arcs de noisetier et décochant des flèches qui vont droit dans le ciel bleu, au-dessus des fils et des poteaux.

Ces flèches étaient faites avec des joncs que nous allions cueillir derrière la scierie, dans cet immense no man's land à la terre blanche gorgée d'eau où ils poussaient en une épaisse savane où n'allaient guère

que nous autres les enfants du village. Et Petiot, qui y avait sa cabane bourrée à craquer de toutes les richesses qu'il avait ramenées du Creux Martinet. Nous choisissions les joncs les plus forts et les plus droits que nous coupions à la base avec nos couteaux. Nous en raminions ainsi de pleines brassées pour les apprêter plus tard à la maison, pour moi l'atelier étant la boutique où j'avais ma réserve de culots, dans un carton, au fond du vieux buffet grenat. Ceux-ci avaient été recueillis sous le stand où ils giclaient lors des tirs militaires. Il suffisait alors de les enfiler au petit bout du jonc, de couper l'autre extrémité en V renversé, à soixante ou septante centimètres, et la flèche était prête. Il nous arrivait aussi, pour remplacer les douilles quand celles-ci venaient à manquer, d'utiliser des morceaux de sureau. Un tel arbre poussait de même derrière la scie, contre la cabane à Jules-Louis qui s'effondrait. Ces bouts de sureau, de 10 cm de longueur environ, à la moelle tendre, étaient enfilés sur le petit bout du jonc. Mais de telles flèches, plus légères, ne permettaient pas d'aller très loin. Aussi leur préférons-nous les traditionnelles, avec culot, qui étaient parfaites en leurs longues trajectoires.

L'arc lui était de noisetier. Une branche coupée à un buisson des Ecrottaz, droite et souple, d'un mètre de longueur, ou à peu près. Avec deux encoches taillées

aux extrémités. Pliez la branche, attachez la ficelle, et voilà, le tour est joué, l'arc prêt pour toutes les petites guerres de la région.

Et quelle arme magnifique nous avons ainsi, les amis. Les poteaux de téléphone en savaient quelque chose, eux. De même que les lampadaires dont les cloches étaient bosselées. Mais là, n'était-ce pas plutôt avec les carabines à plomb ? La souplesse du noisetier frais, sa détente. Nom de sort, vous auriez tué un bison qui serait passé par là même à cinquante mètres avec un tel arc !

Et nous voilà par un après-midi d'automne partis pour les campagnes du village. Une fois de plus. Mais cette fois-ci décemment armés. Ah ! les indiens qui se cachaient aux Landes, derrière les replis du terrain, n'avaient qu'à bien se tenir ; eux qui pourtant étaient nos maîtres et dont la vie si riche, avec tentes, armes et chevaux, n'était qu'une longue et interminable chasse qu'on enviait. Et ainsi, d'une flèche à l'autre, nous traversions la Sagne, nous montions les Brûlées pour arriver là-haut où l'on est si bien.

Arcs et flèches que nous avons créés de nos mains. Avec ces couteaux d'éclairieurs que possédaient mes deux frères qui avaient d'un côté une grosse lame et de l'autre quelques dents de scie, avec un manche de deux couleurs, rouge et noir. Un jeu parfait que somme toute nous n'avons pas assez pratiqué. C'est que notre

imagination, excitée sans cesse par l'attrait du nouveau, nous appelait vite à d'autres jeux.

Et ces arcs, devenus secs, sans détente, nous les retrouverions un jour pleins de poussière au fond des casiers à bois de la grange, souvenirs encore de nos belles journées d'autrefois.

BONPORT

Encore un de ces coins délaissés des adultes et dont les enfants font leur univers. Evidemment pas les dimanches où les familles du village allaient s'y promener pour se gorgier de soleil, du parfum des fleurs et de l'air du lac. Car le Brenet est là, à votre droite, au pied de la Dent de Vaulion qui l'écrase de sa masse énorme. Ce lac que les pêcheurs longent dans leur barque à fond plat, faisant aller leurs rames d'un geste souple et tranquille.

Alors délaissé la semaine, ce Bonport de mon enfance, ce coin béni qui me laisse tant de souvenirs ? Pas tout à fait. Car n'y avait-il pas le ruclon à proximité, ce Creux Martinet qui rappelle de par son nom des activités industrielles lointaines et oubliées, quoique formidables de par leur importance, leur complexité, et même leur modernité.

Aucun vestige néanmoins de ces anciennes professions

dans ce grand trou que l'on remblayait avec les déchets des ménages qui goûtaient avec délices aux bienfaits d'une société nouvelle qui remplaçait peu à peu le bois par le plastique et le fer blanc. Le fond même de l'entonnoir, au pied des roches qui le surplombe, n'était plus visible depuis longtemps. Sur ses pentes, on brassait souvent des coquilles d'escargots qui craquaient sous les pieds. Et maintes fois du foin mouillé avait été déchargé là-haut, qui charbonnait dans une odeur âcre. Martin y vidait de pleins camions de boîtes de conserves vides. A ce train-là, il n'allait pas faire vieux, notre cher et beau ruclon. Un traîneau à moitié calciné dressait en l'air ses patins rouillés. Près de lui s'enterraient de vieilles bouteilles que nous retirions pour les lancer contre les rochers où elles éclataient à grand bruit. Au fond des pneus avaient roulé, la preuve évidente que les voitures se faisaient plus nombreuses au village. Ces pneus, un jour, nous les avions hissés au-dessus des roches, à la limite des pâturages, et de là-haut, nous les avions lâchés vers le bas. Il fallait les voir sauter par-dessus les roches et les buissons. Quels bonds prodigieux! Ah! il ne vous aurait pas fallu passer sur le chemin de Bonport à ce moment-là. Quelle écrasée!

Belles heures, en vérité. Et ce Martinet, tout de même, quel ruclon! Quel beau et magnifique ruclon!

J'en ai une profonde nostalgie. C'était le vrai ruc-
clon d'antan où l'on pouvait tout trouver. Des roues
pour envisager un essai de cariole, de vieux outils
parmi des rognures de sangles à vacherins qu'un affi-
neur avait déchargées là, des livres, et une fois,
comme on l'a vu, les nasses usagées qu'un pêcheur ne
voulait plus. Et bien d'autres vieilleries encore, un
assemblage extraordinaire de choses usagées qui re-
prendraient un jour le même chemin si nous les avions
emportées au village.

Plus loin que le Creux Martinet, en dessus du
chemin, c'est la grotte de Bonport. La seule de notre
enfance qui était située à une distance raisonnable
du village. On y accède par une fissure basse. La
grotte est offerte à la lumière par une fenêtre énorme
ouverte sur le lac Brenet. A dire vrai, plus une fail-
le qu'une grotte. Mais elle nous plaisait comme ça et
nous voyait souvent en ces âges où Six-Sous était le
grand pont de nos jeux d'enfants. D'une connaissance
et d'un savoir faire supposés universels. Le maître
du canif, de la ficelle et des feux. Là un foyer avait
été dressé contre le roc qui avait noirci. La fumée
pouvait s'échapper par l'immense fenêtre ou par les
autres failles de ce complexe rocheux tout en plaques.
Encore heureux que nous n'ayions pas été écrasés par
l'une de celles-ci qui se serait détachée, comme elles

le faisaient parfois au Grand-Creux, à quelque cinquante mètres au nord, sous l'action de la pluie et du gel.

Voilà donc le foyer et un^{feu} qui pétille. Les buissons des alentours nous ont donné du bois sec à profusion que les plus jeunes, nous comme de juste, ont traîné dans la grotte. Devant celle-ci, à l'automne, dans l'herbe sèche des pentes, tombaient ces butzines dures et acides qui poussaient sur de vieux pommiers sauvages aux branches noueuses. Petites pommes jaunes à peine plus grosses que des noix qui mûrissaient là, en ce coin privilégié. Nous les ramassions; elles étaient notre récolte. Et rentré à la grotte nous les piquions au bout de branches taillées en pointe et nous les faisons griller. Je les revois se racornir sur le feu, je les sens, délicieuse odeur de pomme brûlée, et je les goûte encore, sauvages et amères, mais rendues presque mangeables par cette rapide cuisson.

Donc la grande fenêtre donne sur le lac. Tout le soleil de la région y pénètre à flots cet après-midi. Passent deux vieilles dames qui vont au village après avoir été jusqu'à la Tornaz et qui, en rentrant, se sont peut-être assises sur le banc de la cave à la Metsire. Un homme est venu décharger une pleine cariole au ruclon; du travail pour nous autres tout à l'heure! Un pêcheur longe le lac sur son bateau gris. Le village est là-bas, dans le prolongement des Crêts de l'Epine, très beau dans sa lumière automnale.

Plus loin encore est le Risoux, et ses forêts noires. Ô douces vacances d'automne. Un train siffle et sort du tunnel. Le voilà qui longe la rive orientale du lac dans un grand roulement sourd. On est bien, là, en notre situation dominante. Et en nous se gravent ces impressions et ces couleurs que nous n'oublierons jamais, où que nous allions et quoi que nous puissions faire. Assis sur les rochers. Nous causons. Les grands surtout. De trois ou quatre ans nos aînés, d'une expérience double ! Et naissent des histoires dont l'in vraisemblance nous est mythe et vérité. Six-Sous raconte la sienne, sa préférée, sûrement imaginaire, où son grand-père - avait-il seulement vécu au village, cet homme vénérable ? - était tombé dans le Grand-Creux du haut des falaises, mais s'était miraculeusement raccroché à un arbuste qui poussait là, dans une fente du rocher. Histoire à la fin méconnue qui me faisait rêver la nuit. Car je le voyais moi aussi à mes pieds, ce Grand Creux énorme et terrifiant.

Dans un coin de la grotte s'ouvre une cavité étroite où seuls des animaux de petite taille se faufileraient. Ce trou-là ne conduisait-il pas à Vallorbe, passant sous le lac et la Dent de Vaullion ? Et des tassons, ces bêtes imaginées dodues, avec de longs poils, ne l'habitaient-ils pas ?

Les heures passaient. Nous avions escaladé les rochers

par d'étroits chemins qui courent au-dessus des plaques rocheuses. Et de ces hauts nous avons encore regardé le lac Brenet et ce site exceptionnel qu'est Bonport, avec sa vaste esplanade, ses arbres et ses murs, ruines à peine décelables de la vieille maison où naquit Eva, notre arrière-grand-mère de l'Épine. Plus haut encore étaient les barbelés qui isolent cette zone de la Roche. Un tout autre monde où la pente s'atténue soudain pour laisser place aux forêts et aux pâturages.

Lors de cet après-midi de soleil nous étions aussi allés à ce Grand Creux. Imaginez un entonnoir gigantesque de trente mètres de diamètre, et d'une profondeur de 10 à 15 mètres dès le niveau du chemin. Mais avec une falaise qui le domine d'une hauteur totale de trente à quarante mètres. Un prodigieux décrochement rocheux qui nourrissait nos cauchemars, la nuit, une fois rentrés à la maison.

Placés au pied de cette falaise, après une descente prudente, dressant la tête pour tenter d'apercevoir son point extrême, quelle impression! Oui, nous autres, nous étions vraiment minuscules au fond de cet énorme trou où nous chuchotions plus que nous parlions. Car ne dit-on pas que les bruits trop forts peuvent provoquer des éboulements? Nous devenions ainsi bien timides en ces entrailles du monde où demeurent encore

les vestiges des bâtiments industriels d'autrefois, pans de murs, pierres de tailles de grandes dimensions qui s'y effondrèrent au siècle passé. Sur les pierres plates détachées des parois, couraient de jolis dessins en forme de fougères, délicats et harmonieux.

Deux possibilités s'offraient pour descendre au fond de cet entonnoir. Un chemin de terre qui court droit en bas sur la pente gauche, ou l'escalier de fer ancré aux murailles énormes qui retiennent les eaux du lac. C'était notre exploit de la journée que d'enjamber la barrière métallique plantée au bord du chemin, que d'empoigner cette échelle peinte d'anti-rouille gris, et que de descendre à mi-hauteur, le reste étant à faire parmi les roches qui conduisent au fond parmi les décombres et les framboisiers.

Parfois passaient des promeneurs qui du chemin, là-haut, nous regardaient errer en ce fond inquiétant. Aucun bien sûr qui n'aurait voulu nous rejoindre. Ils ne connaissaient plus rien, eux, des délicieuses sensations de l'aventure. Ils étaient sans fantaisie, privés de désirs extraordinaires ou étranges, sages. Ô sagesse ! N'était-ce pas nous qui l'avions après tout, qui voulions tout découvrir ? Et qui par cela apprîmes à connaître cette terre dans sa diversité ? Qui établissions avec elle des liens que rien ne pourrait jamais rompre, ni même altérer.

Notre terre... ma terre, que j'aime et que je vénère.
Qui fut et qui restera l'essentiel de mon existence.
Qui a su m'ouvrir à la vie et qui saura, j'en suis sûr,
m'accueillir après m'avoir tant donné. Ô ma terre!
Ô Bonport de mon enfance!

LES TAUPES

La période des taupes m'était encore une belle occasion d'arpenter les champs de mon village, de rebouillir à pleines mains la terre noire si belle de la Sagne, refoulée en grosses taupinières serrées des profondeurs à la surface par les taupes grises. Car la Sagne était déjà mon coin, ma terre. Quand bien même j'allais parfois jusqu'à la Grand-Côte où le sol fermeux est rouge.

C'est à l'automne, quand les regains sont faits, qu'il est beau d'aller tendre ses trappes. Dans l'air tonique du mois d'octobre où les arbres ont perdu le vert triste et terne de la fin de l'été, pour retrouver leurs jaunes et roux éclatants.

Comme tous les gamins, j'avais un carton plein de trappes, les rouillées des saisons précédentes, et les neuves achetées le jour même chez Toto ou chez l'Aline, si belles dans leur éclat cuivré que c'aurait été une vraie misère que de les perdre trop vite, ou pire

encore, que de se les faire voler! Car mon village avait aussi ses leveurs de trappes. Presque une tradition. Certains étant plus que d'autres largement soupçonnés. Bien qu'il faille dire qu'on aurait pu les compter sur les doigts d'une seule main, ceux qui n'avaient jamais jeté un coup d'oeil sur les trappes des autres.

Me voici donc avec mon carton terreux où sont mes trappes, mes boucles et mes bâtons, sans oublier un vieux couteau de cuisine rouillé avec un manche d'ivoire. Je m'en vais précisément à la Sagne où je fixe le coeur absolu des prairies de mon village, près de la porcherie où elles ont levé une multitude de taupinières délicieusement fraîches. Quelle terre admirable en son noir presque éclatant! Certaines éparées, d'autres serrées les unes contre les autres.

Il faut le dire d'emblée, je ne suis pas un fameux taupier. Il y a ceux qui seront plus tard chasseurs ou morilleurs et qui en prennent deux, cinq ou même dix fois plus que moi. Qu'y faire? Cela s'apprend-il vraiment?

En plongeant le vieux couteau de cuisine rouillé dans le gazon tendre, autour de la taupinière, je cherche l'endroit d'où partiraient plusieurs trous. Le couteau s'est enfoncé soudain jusqu'au manche. Je découpe aussitôt une grosse motte, qui, outre la galerie qui

conduit à la taupinière, en dégage trois autres parfaitement nettes où je place mes trappes tendues que j'assure à l'arrière avec un petit bois. La motte recoiffe le tout. Et je recommence, près d'ici, ou plus loin, au Cul de l'Étang.

Certaines trappes ont perdu leurs boucles d'origine. De gros boutons pris à ma mère, dans son carton du buffet de la chambre, les ont remplacées. Ou bien le père Meyer nous a fourni quelques rondelles percées qui étaient pendues par un fil de fer dans un coin de sa forge.

Le lendemain de cette première journée, je vais naturellement les relever. Le brouillard s'est effacé, il y a du soleil à profusion sur les prairies pelées par le bétail. C'est un bon moment que de découvrir ce que l'on pu prendre. Mes bâtons qui dépassent me signalent la place exacte. Tout près des vaches pâturent qui font aller leurs sonnailles. Plus loin, juste derrière le village, un autre gamin relève ses propres trappes; on le voit à genoux sur le sol.

Une première, puis une deuxième sont encore tendues. La troisième est fermée, mais seuls quelques poils gris adhèrent aux griffes de l'extrémité; là la taupe a su filer. Deux autres un peu plus loin restent tendues. N'y aurait-il donc qu'une taupe pour cent taupinières, nom de sort ?

Ailleurs, au Cul de l'Étang, une trappe résiste.

Il y a quelque chose, ça c'est sûr. Oui, une grosse taupe est là, prise à plein corps dans les pinces. Elle a du venir se faire piéger déjà hier au soir, celle-là, car elle est dure comme du papier mâché. Allez, hop, après lui avoir coupé la queue que je mets dans une boîte de fer blanc, je lance son cadavre raidi dans le bois des Ecrottaz.

Et passeront ainsi ces journées d'octobre. Avec parfois des relâches quand viennent les pluies froides qui vous détrempent les champs et vous inondent les galeries. Encore beau après de telles périodes que vous retrouviez vos trappes au coeur de ce bourbier.

Parfois les taupes prises par une patte, ou par l'arrière-train ne sont pas encore mortes. Elles se débattent quand vous les tirez hors de leur trou. Il faut les achever avec le couteau, tchoc, tchoc, comme ça, plutôt avec le manche qui est lourd sur leurs corps qui mollissent. Elles ont poussé de pauvres petits cris qui vous fendent le coeur.

Celles-là, fraîches et presque encore chaudes, quand j'arrivais à la maison, je les donnais au chat qui se ruait dessus et qui en faisait craquer les os avec un appétit féroce.

Aux Cruilles nous prenions des taupes noires, les vraies taupes. Avec une fourrure si douce et si serrée

que nous les aurions bien vendues pour en faire des manteaux de dames! Mais celles-ci, bien plus difficiles à piéger, parce que moins nombreuses et faisant *rr* tête, disait-on, plus de taupinières que les grises. On nous les payait cinquante centimes.

Et les queues de ces taupes trouvaient place dans une petite boîte de fer blanc qui ne sentait pas bon quand nous ouvrons le couvercle. Odeur fade et écœurante de vieille chair desséchée.

Le printemps d'après, l'Armand, qui était l'administrateur du village responsable du paiement des queues de taupes, avait mis son annonce sur le vieux panneau de bois de la laiterie. Tel soir de telle semaine nous pouvions lui mener nos prises, chez lui, à la Villa où nous allions dans la chambre arrière. Les sous n'étaient-ils pas dans une boîte à cigares? Nous touchions donc 30 centimes pour les grises, 50 centimes pour les noires. Invariablement au fil des années. Pas d'inflation dans le domaine des queues de taupes! Certains arrivaient tout de même à se faire plus de 100.- Pas moi qui devais me contenter de 15.- ou 20.- Une misère? Vous n'y êtes pas. C'était déjà la fortune. Celle-ci pourtant vite dépensée. C'est qu'il y avait en ce temps-là quatre magasins au village, et tous vendaient ce qu'il fallait à notre ravitaillement! Nius, chewing-gums plats qui contenaient des indiens de

plastique mou dans leur emballage, nougalines, têtes de nègres, voilà le dixième de nos tentations. Et il y avait encore pour nous autres lecteurs jamais rassasiés, le kiosque du Pont où les Artima^{*} trônaient sur la banquette basse, avec leurs irrésistibles couvertures, juste en entrant. On nous conseillait plutôt de mettre nos sous de côté, pour plus tard. Belle perspective! Mais il n'y avait pas de risque que nous y cédions, l'attrait des magasins étant toujours le plus fort. Et la crousille de bois, peinte en jaune avec des aiguilles rouges qui marquaient des heures fictives, chez moi, ne teinta guère en ces vieilles et bienheureuses journées. Pas d'économies d'aussi vieille date, mais par contre des souvenirs plein ma besace. Et dans la vieille armoire grise du gale-tas, dont les pieds sont vermoulus, mes précieux fascicules d'alors que je n'ai jamais vraiment délaissés.

* * * * *

* Petits fascicules de bandes dessinées, de 36 pages, noir et blanc, publiés pendant les années cinquante à soixante par les Editions Artima à Tourcoing, France.

LES FELIX

Là-haut aux Grands-Billards, furent aussi nos trois foyers successifs. Le premier juste au-dessus des Landes, près du chemin. Dans les pierres, fait avec d'autres grosses pierres. Corvée de bois pour les plus jeunes, François et moi, qui traînions des branches sèches sur ce vieux chemin ou au fond de la combe que bordent des bosquets de fayards ou de bois blancs.

Un deuxième foyer fut planté à cent mètres au levant, toujours au bord du même chemin. Mais peut-être ces places n'étaient-elles pas assez protégées. C'est qu'il nous fallait l'écart, à nous autres.

Aussi avions-nous déménagé plus haut, juste derrière le mur de la Cerniaz. En des lieux que personne ne fréquente et d'où l'on domine. Nous y avons construit un foyer solide que nous retrouvâmes plusieurs saisons. C'est de celui-là, le seul réutilisé longtemps, dont je vous parle. Il se trouvait sur une petite étendue de pâturage dégagée entre les arbres, juste à côté du mur que nous venions de traverser. Le bois mort était à portée de main.

Six-Sous, parce que les années ont passé et que d'autres qui formèrent aussi les deux foyers primitifs s'en sont allés à des occupations plus sérieuses, s'est vu promu grand maître des lieux et des cérémonies. L'homme universel qui, au village, m'apprenait à boucher

jusqu'à la gueule des culots de têtes d'allumettes, à les refermer, puis ensuite à les jeter dans un grand feu qui brûlait au jardin de la Sagne et où ils explosaient comme des balles de fusil. C'est dire que pour lui, bien que cela reste une opération sérieuse, presque rituelle, la construction d'un feu est élémentaire. Mettez du papier de journal, des feuilles mortes, quelques brindilles, de petites branches, de plus grosses par-dessus; craquez l'allumette, même humide le bois prend d'une seule fois. Voici la fumée qui monte et la flamme qui se faufile entre les branches. Et bientôt l'air surchauffé vibre au-dessus du feu qui prend des proportions réjouissantes. C'est un instant magique.

Des branches en Y sont de chaque côté du foyer circulaire. Bien plantées dans la terre sèche du pâturage. Une tige droite a été passée dans les anses de deux gamelles maintenant suspendues sur les flammes qui lèchent leur métal noir. De la soupe aux pois va bouillir dans la première. Des pâtes cuisent dans la seconde, que l'on remue avec une baguette de noisetier pour ne pas les laisser s'attacher au métal. La gamelle de soupe est retirée la première. Tandis que l'eau des pâtes devient laiteuse, mousse par-dessus le bord, coule dans les flammes qui crépitent. La soupe a une odeur qui vous met en appétit. Elle est bien bonne dans les

couvercles de gamelle ou elle a été versée avec peine. Les bords du métal sont brûlants. Il faut souffler longtemps avant de boire à petites gorgées ce liquide épais, mais savoureux. De gros morceaux de pain y trempent. Pendant que les pâtes mijotent et qui, quoi qu'on fasse, ne seront jamais à point. Ou trop cuites, faisant bloc avec la gamelle, ou pas assez, à peine ramollies. Car rien de plus difficile en forêt, sur un feu de bois, que d'amener des pâtes à leur juste consistance. Malgré tout nos repas sont parfaits là-haut. Est-ce cela que le goût de la liberté ?

Nous mangeons presque religieusement, les yeux perdus au loin, sur les montagnes, ou sur le village. Des vaches sont en champs, qui font aller leurs sonnailles. Il y en a partout. Pas loin d'ici, et là-bas, sur les Grayets. C'est un moment paisible. Nous sommes assis sur l'herbe sèche. Pas d'autre préoccupation que d'entretenir le feu. Le couvercle vide, nous le lavons avec des feuilles mortes et de la terre sèche. Voilà bien en forêt la seule manière de procéder pour ne pas gaspiller l'eau si précieuse.

Un autre jour des pommes de terre et un saucisson ont rôti dans la cendre, du fromage a perdu sa graisse au bout d'une branche pointue. Ne sentez-vous pas l'odeur forte qui se dégage de cette pâte fondante à moitié brûlée ?

Et puis est venue l'heure du thé et des biscuits.

L'eau à cuit à gros bouillons sur les flammes ranimées de leur torpeur par une brassée de branches sèches. Six-Sous l'a saupoudrée d'un thé fin qui tire très noir. A deux on a retiré aussitôt la gamelle de son perchoir pour la déposer sur un coin plat. Puis, l'un tenant l'anse dressée avec un bois, le deuxième a retiré la branche. Et c'est un exploit que de remplir les gobelets avec cette gamelle surchauffée.

Ces gobelets sont ces premiers à yoghourt en plastique mou, brun clair et épais, et d'une qualité telle qu'ils allaient servir pendant des années. Quoique mon père était alors laitier, nous ignorions pratiquement le yoghourt. Car c'était encore une de ces choses inatteignables dont la saveur nous serait longtemps inconnue, mais qui promettait pourtant d'être extraordinaire. Pour Six-Sous... quasiment du journalier. Il les achetait à la Coopé, près de chez lui. Pas croyable ce qu'il pouvait ramener de ce magasin-là, entr'autre ces yoghourt, des boîtes de flocons Kentaur, dans un emballage de carton bleu où il puisait à pleine poignée; et puis encore des glaces sans bâton, rectangulaires, bien enveloppées dans un papier d'argent, à cinquante centimes pièce, autant dire une petite fortune!

Donc nous avons sorti le gros paquet de petits beurres que nous ramollissons dans le thé qui fume.

Les gobelets sont posés en équilibre entre les feuilles et les herbes sèches. C'est un beau moment. Ce sont les vacances. Nous sommes libres, prodigieusement. Maîtres absolus de notre temps. Une fumée que l'on chasse en soufflant court à la surface du thé. Le monde vit au ralenti dans cette mélancolique et douce journée d'automne. Des corbeaux se sont posés sur les champs. Le ciel est sans nuages, le soleil encore chaud. Nos sacs nous ont-ils révélé tous leurs trésors de victuailles ? Mais non, reste du chocolat de ménage presque noir, dur à se casser les dents. Des couteaux pendent à nos ceintures qui retiennent ces pantalons golfs qui laissent voir dans le bas des chaussettes grises à grosses tresses et des souliers bruns. Une vache appelle pas loin. Les arbres sont beaux et lumineux dans leurs couleurs dorées. Des feuilles tombent en silence. Quelques branches sont remises sur le feu qui s'éteint. Pour le plaisir des yeux, pour la vie, mais surtout pour la joie et la paix qu'il donne. C'est vraiment l'automne, le bel automne, et nous sommes heureux.

UNE FENÊTRE OUVERTE ENTRE LES ARBRES

C'était aux Grands Billards, au point le plus haut où nul ou presque ne va jamais. Nous avons joué dans les forêts et pâturages alentour. Aux indiens, aux gendarmes et aux voleurs, ou à d'autres jeux de brigands! Deux équipes se trouvaient en présence, viscéralement opposées dans le jeu comme dans la vie. Et qui s'étaient poursuivies ou cachées tout un après-midi d'automne et de vacances.

C'est alors, qu'égaré en ces hauteurs forestières, et qu'ayant pénétré au plus fort d'un enchevêtrement de branches, je me retrouvai tout à coup seul sur une sorte d'esplanade rocheuse. Derrière moi m'isolaient les sapins branchus que j'avais traversés et qui m'offraient maintenant, de ce côté-là, un rempart presque impénétrable. Devant moi, d'autres arbres, des fayards, qui me laissaient pourtant voir au loin entre leurs branches dorées, le village, ses terres; le lac et les montagnes qui entourent, protègent et sanctifient ce petit pays.

Du soleil inondait mon refuge malgré les branches qui ne faisaient que tamiser sa lumière. Aucun souffle dans cet endroit privilégié, que cette tranquille et douce chaleur.

Une fourmilière était là, sous les sapins, dont les habitantes prenaient elles aussi, dans leurs

dernières activités, un grand bain de soleil, vraie provision de chaleur avant que ne viennent les journées plus froides de l'arrière-saison.

Et j'étais resté là longtemps. J'y connaissais la pénétrante volupté de voir sans être vu. Car des garçons couraient sur les chemins terreux au pied de cette cache. Je les devinais chercher partout notre présence. Mais auraient-ils pensé à lever les yeux, et d'ailleurs m'auraient-ils vu derrière les grands fayards dorés ?

Hélas le temps fuyait. Et c'est avec regret que je dus m'arracher à cette délicieuse retraite pour retrouver enfin mes équipiers qui erraient encore dans l'arrière de ces forêts profondes. Et ainsi, par des chemins détournés, nous étions rentrés au village.

Dix ans plus tard, au hasard d'une promenade, je me suis souvenu de ma retraite et j'ai voulu la retrouver. C'était par une autre belle journée. Elle était bien là où je la supposais. Quoique les arbres qui avait^{en} naturellement grandi m'offraient moins de soleil qu'autrefois, et surtout me diminuaient la vue sur le village. Toutefois, le peu que je pouvais encore en distinguer me redonnait les sensations d'alors. Et cette fenêtre ouverte entre les arbres m'offrait à nouveau l'univers que j'aime et dont la contemplation ne me lasse jamais : forêts, champs, chemins, nuages

mêmes avec leurs couleurs si souvent étonnantes.
Sensations essentiellement visuelles certes, mais les bruits et les odeurs constituant néanmoins un environnement indispensable, moins évident peut-être, mais qui le sait, plus nécessaire encore pour de vraies retrouvailles avec son passé.

Et c'est ainsi que je me suis pénétré longtemps, et avec un rare bonheur, de ces ondulations et de ces replis de terrain qui donnent à chaque parcelle de terre sa caractéristique propre, unique, familière et intime.

Je me suis encore souvenu de nos jeux d'autrefois, de ces poursuites toujours inachevées qui nous menaient dans ces bois qui dominent le village au couchant. Combien parmi les équipiers de cette époque qui revenaient en ces lieux discrets, peu fréquentés, à l'écart même des chemins qui mènent à un but précis. Pourquoi ne croire qu'au présent qui passe quoiqu'on fasse. Et pourquoi au contraire ne pas revenir plus souvent sur ses vieilles traces et goûter au souvenir. Car somme toute c'était un bon temps que celui de notre enfance. C'était le temps des parents, de la maison et des vraies vacances. Soleil, pluie ou neige, tout alors ne nous était-il pas bon à prendre en cette heureuse liberté et en cette plénitude des choses parfaitement vécues ?

LES CRUILLES ONT GELE

Fin novembre, début décembre. Le temps s'était singulièrement refroidi. Chaque matin les arbres et les champs se retrouvaient blancs de givre. Les dernières feuilles étaient tombées depuis longtemps, et les oiseaux migrateurs s'en étaient tous allés. Il ne restait que nos corneilles et nos moineaux, fidèles à une nature devenue hostile. La terre se durcissait et dans les bois et les champs, là-bas, au-delà du village, régnait un silence impressionnant. Les derniers jours qui précèdent l'hiver. Choses et sensations dont nous n'avions bien sûr pas vraiment conscience; car pour nous autres enfants, il y avait surtout l'école où s'égrenaient les heures longues d'une année qui allait se finissant.

Et puis un jour l'un d'entre nous, qui était allé traîner là-bas entre midi et une heure, nous avait dit à la rentrée: les Cruilles sont gelées, la glace est bonne. Joyeuse et grande nouvelle. Mais qu'elle nous tarda la sortie, cet après-midi-là!

Celle-ci venue, chacun vite était aller chercher ses patins. Les miens comme toujours se trouvaient au galetas, oubliés dans un coin que naturellement ma mère me rappela. Ce n'était pas encore, pour la plupart d'entre nous, des patins de hockey, mais des patins à vis que nous fixions simplement sous nos gros souliers de ski. Derniers vestiges d'une époque ancienne et révolue où

le sport n'était pas aussi gourmand.

Nous nous étions donc rendus aux Cruilles gelées. Le sol craquait sous nos gros souliers qui laissaient leur trace dans le givre épais, celui-ci accumulé sur les terres humides de ces lieux où les dernières herbes avaient été mal pâturées par le bétail qui préférait celles plus courtes des bons champs.

Nous étions arrivés. Déjà certains glissaient sur la surface parfaitement lisse de l'étang. La glace n'était pas très épaisse. Cela se voyait au trou qui avait été fait dans le bord par un gamin ou par Edgar, le pêcheur qui était alors responsable du patinage des lacs. De quelques centimètres seulement. Mais solide malgré sa finesse relative.

Nous nous étions assis sur la rive où le sol tassé laissait moins de givre. Et nous les avions fixés sous nos gros souliers de ski, ces patins d'autrefois, et serrés à mort avec la clé à ailettes qui hors saison restait attachée à eux par une grosse ficelle. Et puis hardi, la voilà la glace, la belle et merveilleuse glace que nous avions tant attendue. Si lisse et si dure que les lames souvent mal aiguisées peinaient à la mordre. Mais nous n'allions pas faire de grandes et gracieuses arabesques, nous autres nous nous contenterions de simples va et vient faits à grandes piochées d'un bout à l'autre de l'étang.

Les grands, eux, avaient tout de même je le crois des patins de hockey. Ils ne s'étaient pas élancés qu'ils organisaient déjà un match. La rage du jeu les possédait ceux-là. Pas comme moi qui préférais aller seul sur la pleine surface ou dans les bords, parmi les petits passages qui courent entre les joncs et les roseaux. Et où je retrouvais parfois des massettes qui n'avaient pas pu être cueillies l'été et dont quelques-unes s'effiloçaient en particules blanches très légères qui collaient aux habits.

Les Vyffourches se profilait au-delà, dans le couchant. Une paix douce et triste d'arrière-saison enveloppait ce paysage gris et noir d'apparence universelle. Un train passait pas très loin, le long de la Combe, toutes fenêtres allumées. C'est qu'il allait bientôt être l'heure de rentrer au village qui était là-bas, par delà les prairies givrées dont le sol et les morceaux de fumier étaient durs comme de la pierre.

ON PATINE SUR LE LAC DE JOUX

En fin d'année, trois semaines ou un mois après les Cruilles qu'une première neige avait rendues impraticables, les grands lacs gelaient à leur tour. Ça commençait par le lac Brenet, à la Tornaz où il n'y a pas grand courant d'eau. Ça progressait ensuite vers le village, laissant néanmoins toujours une vaste surface d'eau libre que retrouvaient toutes les poules d'eau de la région.

Mais le lac Brenet ne nous voyait pas souvent. Le mythe d'une mauvaise glace due à la présence d'entonnoirs pourtant depuis longtemps murés perdurait même pour nous autres du coin. Il faut dire que pendant ce temps le lac de Joux lui aussi avait pris de toute son immensité. Des froids de canard de cinq jours et cinq nuits avaient fait une glace magnifique que les gardes du lac auscultaient chaque matin. Une ou deux nuits encore et allait arriver notre vrai cadeau de fin d'année, un lac de Joux gelé et patinable.

Voilà... c'est un dimanche. Le froid est vif. Le paysage givré. Nous prenons le passage sous-voie pour arriver aussitôt au lac de Joux. Celui-ci étalé dans sa splendeur glacée où vont et viennent déjà peut-être mille personnes. Nous nous asseyons sur un bateau renversé ou sur la caisse à poissons d'Edgar, et nous les fixons, ces patins d'argent! Et hop, la voilà

à nouveau la glace qui aujourd'hui est un miroir parfait sur lequel nous traçons avec ivresse nos plus belles courbes. Quelle sensation, mes amis, que celle qui nous est ainsi offerte si généreusement.

Et le lac de Joux gelé craque parfois de toute son énorme masse. C'est la glace qui réagit aux différences de température, qui se détend ou qui se retend suivant l'heure de la journée. Nous patinons. C'est une sensation unique que d'aller si vite et si facilement. D'un pas nous glissons de dix mètres, même avec de vieux patins. Nous sommes hors du temps et de ses contingences ordinaires, loins des soucis, avec un paysage tout nouveau qui se découvre. Le Pont est devant nous, en arc-de-cercle, avec son église perchée parmi les rochers. Là-bas, c'est le village de l'Abbaye, avec sa tour, et puis c'est la longueur étonnante du lac, avec à l'occident les roches qui nous dominent, couronnées de leurs grands sapins givrés.

Le lac aujourd'hui est devenu le centre du monde où se croisent des gens venus de partout. Certains tirent des luges, d'autres se donnent le bras. Il y a des groupes, des patineurs isolés qui vont les mains dans le dos, à l'ancienne. Des silhouettes sont proches, d'autres lointaines, points noirs minuscules apparus presque à l'horizon. L'air est si vif qu'il nous glace les oreilles même au travers de nos bonnets de grosse laine.

Et nous piochons à coeur joie sur cette surface verte, presque noire où par endroits nul encore n'a passé. Cet après-midi nous voulons aller jusqu'au Rocheray. A notre droite est la prise d'eau près de laquelle la glace est dangereuse. Plus loin une grande crevasse a zébré le lac dans toute sa largeur. Sur la rive dont nous ne sommes pas loin, il y a parfois la cabane d'un pêcheur. Les patineurs se font moins nombreux en ces lieux sauvages. La foule que nous laissons derrière nous se perd dans une petite brume qui traîne à la surface du lac. Il faut du temps pour aller si loin. Notre technique imparfaite nous y mène cependant peu à peu. Car voici qu'apparaît après une bonne heure le patin peint en noir sur le rocher de la rive, et que des patineurs de l'autre bout se font voir. De l'autre côté, sur la rive orientale, il y a ceux des Bioux.

Mais peu à peu nous sommes las de progresser ainsi, surtout nous les plus jeunes qui avons ressené nos patins au moins trois fois. Alors c'est le retour. Et le crépuscule descend sur ce monde glacé où le soleil est devenu une grosse tache rouge et imprécise dans un ciel voilé. L'air se fait plus vif encore. C'est un long retour. Des craquements puissants naissent de la glace qui retend. Tout au fond, en ce là-bas où nous allons, il y a moins de patineurs. Car c'est

déjà le reflux, vers les voitures, les restaurants peut-être, et plus tard vers les maisons bien chaudes. Mais voici enfin à nouveau le Pont, face au lac magnifié par cette glace unique. Et puis bientôt notre base de départ, le bateau gris retourné. Avec les clés à ailettes que nous retirons des poches de nos pantalons norvégiens, noirs avec des fermetures éclair difficiles à tirer, nous dévissons nos patins. Alors la terre ferme offre une sensation bizarre. De solidité certes, mais en même temps de lourdeur, et qui fait comme une ivresse de notre fatigue intense.

Le rêve est fini, et pour une année peut-être. Car qui sait si après le froid extrême de ces derniers jours, avec des vingt degrés au-dessous de zéro toutes les nuits, il ne va pas pleuvoir ou neiger demain ?

Le village est retrouvé dans un petit brouillard glacé qui flotte à mi-hauteur. Là-bas dans le haut, à côté du collège, est notre grande et bienheureuse maison, avec sa chaleur, avec nos pantoufles et nos livres, et sans doute bientôt sur la table, le café qui fume, les tartines et le vacherin !

F I N

Petite justification "post-orthographique" à l'usage de cette brochure, comme à l'usage de tous les fascicules sortis des presses du Pèlerin.

A la lecture de l'une de mes brochures où j'avais eu "l'indignité" de faire quatre ou cinq fautes dans une même page, une dame fort bien intentionnée s'était proposée pour corriger mes textes avant publication. Elle avait raison, pensez-vous peut-être. Car nul doute que la présente brochure comprendra son bon petit lot de fautes diverses.

Je n'ai pas marché, bien évidemment, dans une telle combine! Car si je suis prêt à reconnaître mes faiblesses, je n'irai pas jusqu'à me compliquer la vie à l'excès pour réaliser un texte orthographiquement parfait, ce qui d'ailleurs n'est pas aussi évident que ça en a l'air, le français étant une langue dont la complexité apparaît d'autant mieux qu'on la pratique souvent. De ce fait si les brochures de nos éditions ont leurs petites qualités, elles ont aussi leurs gros défauts! Il faut néanmoins les accepter et les aimer telles, ou alors les refuser d'emblée en vertu de critères de qualité plus stricts que ceux que nous pouvons offrir.

Mais pour vous, chers amis des Editions le Pèlerin, merci de votre compréhension et de votre mansuétude. Après tout le contenu ne vaut-il pas plus encore que le contenant? Ceci dit non pas spécialement pour

TABLE DES MATIERES

1. <i>La pêche miraculeuse</i>	p. 5
2. <i>Les nasses</i>	8
3. <i>Les pâtures en commun</i>	12
4. <i>Les noisettes</i>	16
5. <i>Les cabanes</i>	18
6. <i>Arcs et flèches</i>	23
7. <i>Bonport</i>	26
8. <i>Les taupes</i>	33
9. <i>Les feux</i>	39
10. <i>Une fenêtre ouverte entre les arbres</i>	44
11. <i>Les Cruilles ont gelé</i>	47
12. <i>On patine sur le Lac de Joux</i>	50

ce texte, car il est absolument impossible de juger de la valeur d'un écrit que l'on a rédigé soi-même, mais plutôt pour les autres récits publiés ces dernières années.

*Cette brochure a été imprimée
en janvier 1988,
aux Charbonnières, en
Vallée du Lac de Joux.*